

donc du lieu et du temps où vous avez été fait ; alors vous serez à couvert de la censure.

La poésie demande un esprit calme et tranquille ; rien de plus orageux que mes jours , par la multitude des maux qui m'ont assailli tout-à-coup.

Quand on fait des vers , on cherche la solitude et le repos ; mais je suis battu des flots , des vents et de la tempête. Tout poète qui veut travailler avec succès , doit être exempt de trouble et d'inquiétude ; mais moi tout éperdu , je crois à chaque moment me voir une épée à la gorge , déjà prête à me percer.

Il n'est point d'homme équitable qui n'admire encore le peu que je fais , et qui ne fasse grâce à mes écrits , quels qu'ils soient , quand il les lira.

Mettez à ma place un Homère (9) , et considérez tous les maux qui m'assiègent ; je suis sûr que son esprit y succomberoit. Enfin , mon Livre , allez et soyez tranquille sur votre destinée. Ne rougissez point d'avoir déplu à un lecteur trop délicat : la fortune ne nous favorise pas assez pour être si jaloux de votre gloire. Au temps de ma prospérité , j'étois fort sensible à l'honneur , et j'avois un désir extrême de me faire un grand nom ; mais à présent , si je ne hais pas la poésie , et des études qui m'ont été si funestes , qu'on n'en

à toute épreuve, pareille à celle que le grand Thésée eut pour son cher Pirithoüs, que je vous embrasse pendant qu'il m'est encore permis ; peut-être que ce sera pour la dernière fois de ma vie : je mets à profit le temps qui me reste ; mais , hélas ! plus de temps , plus de discours ; il faut interrompre ce que j'ai commencé, sans pouvoir l'achever. J'embrasse donc à la hâte ceux des miens qui me tiennent le plus au cœur. Pendant que je parle et que nous pleurons les uns sur les autres, l'étoile du matin (19) déjà levée répandoit sur l'horison une lumière éclatante, mais trop importune pour nous : alors je me sentis déchiré à-peu-près comme si on m'eût arraché quelque membre, et qu'une partie de mon corps se fût séparé de l'autre. Telle fut la douleur que ressentit Metius (20), lorsque des chevaux vengeurs de sa perfidie, le démembrèrent.

Alors s'élevèrent de grands cris dans toute ma maison ; tous se frappant la poitrine, pousoient des gémissemens lamentables ; ma femme collée sur mes épaules, mêloit à mes larmes ces tristes paroles : Mon cher mari, me disoit-elle, non, rien ne pourra vous arracher d'entre mes bras ; nous partirons ensemble, je vous suivrai par-tout ; et femme d'exilé, je veux être exilée moi-même : le chemin m'est ouvert, je n'ai qu'à marcher sur

de notre amitié bien changés. Mais enfin, s'il est possible, faites que j'oublie (8) pour toujours votre faute, effacez-en le souvenir par de nouveaux services, et forcez-moi à vous louer de la même bouche dont je me plains ici de votre infidélité.

É L É G I E I X.

SUR L'INCONSTANCE DES AMITIÉS HUMAINES.

Ovide à un àmi , célèbre orateur , dont il fait de grands éloges , et il le conjure de prendre en main sa défense.

O VOUS , qui que vous soyez , qui lisez ces poésies sans aucune prévention contre moi , puissiez-vous arriver au terme d'une vie douce et tranquille , exempte de tout fâcheux contre-temps. Puissent les Dieux cruels , toujours inexorables aux vœux que j'ai faits pour moi , exaucer ceux que je fais aujourd'hui pour vous.

Tandis que vous serez heureux (1) , vous aurez des amis en foule , mais si les temps (2) changent et deviennent nébuleux , vous resterez seul , abandonné de tous.

Voyez comme les colombes volent en troupe vers le colombier tout neuf et nouvellement blanchi : une fuie mal-propre n'attire point les pigeons. Jamais (3) les fourmis ne fraient vers des greniers qui sont vuides ; ainsi nul ami pour un homme sans biens. Comme l'ombre (4) accompagne toujours celui qui marche au soleil ,

voyois déjà briller en vous, cher ami, vous disois-je d'un ton ferme et assuré, vous paroîtrez un jour sur la scène avec éclat, et vous y jouerez un grand rôle. Au reste, je n'ai consulté sur cela, ni les entrailles (12) des victimes, ni le tonnerre, ni le chant ou le vol des oiseaux, mais la raison seule, et une heureuse conjecture de l'avenir; voilà tous mes augures. Tant d'heureux présages se sont enfin vérifiés par l'événement; je m'en félicite moi-même de bon cœur, et vous aussi. Que je me sais bon gré d'avoir connu de bonne heure votre excellent génie! Mais plût au ciel que le mien fût toujours demeuré enseveli dans l'obscurité, et qu'aucunes de ses productions n'eût jamais vu le jour. Autant que les sciences sérieuses dont vous avez toujours fait profession, ô le plus éloquent des hommes, vous sont aujourd'hui avantageuses, autant mes études toutes différentes des vôtres, m'ont-elles été fatales.

Cependant vous connoissez ma vie (13), et vous savez assez que mes mœurs ne ressembloient guère à mes ouvrages: vous n'ignorez pas non plus que certaines poésies qui parurent sous mon nom, ne furent pour moi que des amusemens de jeune homme; et quoique je n'aie garde de les approuver aujourd'hui, ce n'étoit après tout que des jeux d'une jeunesse un peu trop vive. Enfin, si je ne puis leur donner aucune bonne

(6) Un auteur a prétendu qu'Ovide désignoit ici *Martia*, fille de *Martius Philippe*, beau-fils de l'empereur *Auguste*; il fonde sa conjecture sur ce distique de la troisième élégie du premier livre de *Ponto* :

*Hanc probat, et primo dilectam semper ab œvo
Est inter comites Martia censa suas,*

et ces autres de la première du troisième livre :

*Cuncta licet facias, nisi eris laudabilis, uxor
Non poterit credi Martia culta tibi.*

(7) Telle qu'étoit celle de la femme d'un simple chevalier romain, comme *Ovide*, comparée avec une princesse du rang de *Martia*, alliée de si près à la famille d'*Auguste*.

(8) On sait assez que c'est dans l'ame, c'est-à-dire, dans l'esprit et dans le cœur qu'on trouve les sources du vrai mérite : toutes les autres qualités dans l'homme sont peu considérables sans celles-là.

(9) C'est-à-dire, je ne suis pas assez vain pour prétendre que mes élogessoient du même poids que ceux d'un *Homère*, seul poète digne de vous ; j'ose pourtant vous répondre de l'immortalité dans mes vers. *Horace*, *Tibulle*, et presque tous les poètes, promettent la même chose à ceux qu'ils honorent d'une place dans leurs vers. Plusieurs de nos modernes ont imité en cela les anciens ; mais je ne voudrois pas être garant de leurs promesses.

É L É G I E. S E P T I È M E. (Page 56).

(1) Il y a dans le texte *des fleurs de Bacchus*, parce que les poètes n'étoient pas seulement consacrés à *Apollon*, mais encore à *Bacchus*; et ce Dieu ne leur inspiroit pas moins cette

temps de l'exil d'Ovide, d'habiles gens prétendent que l'auteur y mit depuis la dernière main, et qu'il est aussi parfait qu'il puisse être, tel que nous l'avons, et un chef-d'œuvre dans son genre. Lactance l'appelle un ouvrage plein d'esprit et d'érudition ; mais Ovide lui-même semble nous avoir prévenu sur l'opinion qu'on devoit avoir de cet ouvrage, lorsqu'il nous assure qu'il n'aura point d'autre durée que l'éternité.

*Jamque opus exegi quod nec Jovis ira, nec ignes,
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas.*

(5) C'est *Altée*, qui ayant appris que ses deux frères *Pléxipe* et *Toxée* avoient été tués par *Méléagre* son fils, pour s'en venger, elle alluma un brasier ardent où elle mit un tison fatal dont dépendoit la vie de ce fils, et elle le faisoit brûler peu-à-peu : pendant ce temps-là *Méléagre* se sentit dévorer les entrailles par des douleurs insupportables, et périt ainsi d'une mort lente à mesure que ce tison se consumoit. Voyez toute l'histoire ou la fable d'*Altée* et de *Méléagre*, au VIII^e des *Métamorphoses*.

(6) C'est son livre de l'Art d'aimer qui fut en partie cause de sa disgrâce.

(7) Il dit que ce poëme croissoit chaque jour sous sa main ; c'est ainsi qu'il s'exprime en parlant d'un ouvrage auquel il travailloit actuellement, lorsqu'il fut enlevé pour aller en exil.

(8) Il fut d'abord copié à son insu par quelqu'un de ses amis ; c'est par-là qu'il a été conservé et transmis à la postérité.

(9) Ovide appelle ses vers et tout ouvrage d'esprit, le fruit d'un laborieux loisir ; c'est le vrai sens de *non ignava sequentem otia*. En effet, les vrais savans ne s'occupent guère d'ordinaire que de leurs études, et renoncent à toute affaire civile

de-là vient que le vulgaire stupide et ignorant les regarde comme des gentoisis, bien que personne ne soit plus occupé qu'eux.

(10) C'est une métaphore prise des forgerons, qui est assez familière aux poètes; remettre des vers sur l'enclume, c'est les réformer: *Et male tornatos incudi reddere versus*, dit Horace dans son art poétique. Enfin pour les rendre parfaits, on se sert de la lime, et l'on dit limer un ouvrage, pour le polir, et des vers limés, pour des vers exacts et dans la dernière perfection; comme on dit encore fort bien, refondre un ouvrage, pour le réformer entièrement.

É L É G I E H U I T I È M E. (Page 59).

(1) Ovide rassemble ici plusieurs exemples de phénomènes impossibles dans la nature, pour montrer qu'il n'eût jamais cru qu'un de ses meilleurs amis dût l'abandonner dans l'adversité: il auroit eu moins de peine, dit-il, à se persuader que les fleuves les plus rapides pussent remonter à leur source, et que le soleil interrompant sa carrière, pût retourner sur ses pas, que de croire qu'un ami comme celui-là dût jamais changer à son égard.

(2) Lorsqu'Atrée fit servir dans un festin les membres du fils de Thieste, son frère, coupés par morceaux, et qu'il les fit manger à leur propre père, on a dit que le soleil eut tant d'horreur de ce crime, que son char se trouvant alors tourné vers la ville de Micènes où se donnoit cet horrible repas, il fit changer de route à ses chevaux effrayés, et se détourna pour n'en être pas témoin. Ovide, deuxième liv. des métamorph.

(3) Ovide aime à se représenter sa sortie de Rome pour aller en exil, sous l'image d'un convoi funèbre; or il est du devoir d'un bon ami comme d'un bon parent, d'assister

aux

l'année 762 de Rome, se trouvoit encore au mois de Décembre dans la mer Adriatique, qui s'appeloit aussi *mer supérieure* ; *mare superum*, par opposition à la mer *Tirrhénienne*, dite *la mer inférieure*, *mare inferum*. L'Italie est située entre ces deux mers.

(3) Corinthe est une ville fameuse sur une isthme qui sépare la mer Egée de la mer Ionienne ; on appelle *isthme* une langue de terre qui se trouve resserrée entre deux mers. Ovide, après avoir passé de la mer Adriatique dans la mer Ionienne, aborda au port de Léchée, dans le fond du golfe que forme l'isthme de Corinthe.

(4) Ce sont douze isles de la mer Egée, situées en rond ; ce qui leur a fait donner le nom de *Cyclades*, du mot grec *κυκλος*, qui signifie un *rond* ou un *cercle*.

(5) Horace appelle la fureur ou l'enthousiasme poétique *une aimable folie*, Ode quatrième du troisième livre ; et dans son Art poétique il dit encore :

*Ingenium miserâ quia fortunatius arte
Credidit, et excudit sanos Helicone poëtas
Democritus.*

(6) Ici commence une nouvelle tempête qui fut la troisième et la dernière qu'Ovide essuya dans son voyage. Les chevreaux sont deux étoiles sur l'épaule et le bras du cocher appelé *Erycton*, qui, à leur lever et à leur coucher, excitent, à ce qu'on dit, des tempêtes.

(7) Siéropé fut une des sept Pléyades, filles de Pléyonne et d'Athlas : elles furent placées au ciel, dit la fable, devant le cou du taureau ; et parce qu'elles paroissent au temps de l'équinoxe du printemps et en été, temps propre à la navigation, elles sont appelées *Pléyades* du verbe grec *πλαιο*, *navigo* ; dans leur coucher elles annoncent des tempêtes.

ma barque échappée tant de fois du naufrage; et ce n'est pas seulement quelques gouttes d'eau qui ont rejailli sur moi; tous les flots de la mer et l'océan tout entier sont venus foudre sur une seule tête, et m'ont englouti.

Ah! pourquoi ai-je vu ce qu'il ne falloit pas voir (13)? Pourquoi mes yeux sont-ils devenus coupables? Pourquoi enfin, par mon imprudence, ai-je connu ce que je ne devois jamais connaître?

Actéon vit autrefois Diane (14) prête à se mettre au bain: ce fut une imprudence; il la vit sans le vouloir: cependant, livré à ses chiens furieux, il en devint la proie. C'est qu'à l'égard des Dieux, ce qui arrive par hasard est quelquefois puni comme un crime; non, le hasard même n'est pas toujours une excuse légitime devant une divinité offensée. Ainsi le même jour où une malheureuse indiscretion m'emporta trop loin, vit périr ma maison, qui, à la vérité, n'étoit pas grande, mais elle étoit sans tache. Quand je dis que ma maison n'étoit pas grande, elle n'en étoit pas moins illustre par son ancienneté, et nulle autre dans le pays ne la surpassoit en noblesse: il est bien vrai qu'elle ne se faisoit remarquer, ni par ses richesses, ni par sa pauvreté; l'un et l'autre excès ne conviendroit pas à un chevalier romain comme moi: une honnête médiocrité nous

d'un art qui ne la regarde pas ; ou plutôt il se trouve en elle un certain penchant qui l'entraîne, et qui est plus fort que toutes les leçons.

Il faut donc, pour bien faire, que les dames de ce caractère ne lisent jamais : car elles ne peuvent rien lire, sur-tout en matière de poésie, qu'elles n'en deviennent plus habiles à mal faire ; et pour peu qu'elles aient d'attrait à la galanterie, elles y feront bientôt de grands progrès. Que quelqu'une, par exemple, prenne en main les annales de Rome ; je ne connois point de livre plus hérissé d'épines et moins attrayant que celui-ci : elle y verra pourtant comment Ilie (*) devint mère. Qu'elle remonte ensuite jusqu'à l'origine des Romains descendans d'Énée, bientôt elle voudra savoir toute l'histoire de cette Vénus qui lui donna le jour.

Je poursuis ma pointe, si l'on veut bien me le permettre, et je montre qu'il n'est point de sortes de poésies qui ne puisse corrompre les cœurs : il ne s'ensuit pas pour cela que tous livres soient criminels ; mais rien au monde n'est utile, qui ne puisse devenir préjudiciable par l'abus qu'on en peut faire. Quoi de plus utile, par exemple, que le feu ? Cependant s'il prend envie à quelqu'un

(*) Ce fut par un commerce clandestin avec le prétendu Dieu Mars, que cette vestale devint mère de Romulus et de Rémus.

de brûler la maison de son ennemi, on le voit incontinent s'armer de torches ardentes. La médecine est un art fort utile assurément; cependant elle nous donne quelquefois, et quelquefois aussi elle nous ôte la santé : mais elle apprend toujours sûrement à distinguer les plantes qui sont salutaires ou nuisibles à l'homme. Le brigand et le voyageur s'arment l'un et l'autre d'une épée; celui-là pour un assassinat, et celui-ci pour sa propre défense. On s'applique à l'éloquence pour plaider des causes justes : la fin en est bonne; mais souvent aussi l'on s'en sert pour opprimer l'innocent et protéger le coupable. J'infère de tout cela que quiconque lira mes poésies avec un esprit droit et un cœur sain, elles ne pourront jamais lui nuire. Si quelqu'un s'en scandalise et y entend malice, c'est sa faute, et il déshonore gratuitement mes écrits. Enfin quand j'avouerois que mes ouvrages ont en effet quelque chose de séduisant, il en est de même que des spectacles et des jeux publics : qui peut nier que ce ne soient des choses fort dangereuses, et qui répandent parmi le peuple bien des semences de libertinage? Qu'on proscrive donc le théâtre, et qu'on supprime tous les spectacles. Mais encore à quels scandales n'ont pas donné occasion les combats des gladiateurs? Je suis d'avis aussi qu'on interdise tout-à-fait le cirque; rien n'est si dangereux

une matière assez riche ; et il faut avouer qu'un poëme qui renferme tout ce qui s'est fait de grand et d'héroïque pour la défense de la patrie , est un ouvrage fort estimable. Enfin , grand prince , comme vous rassemblez en vous seul tout le mérite qui se partage dans les autres , pour faire un poëme accompli , je n'aurois dû chanter que vous. De même que le soleil attire à lui tous les yeux par l'éclat de sa lumière , ainsi vos hauts faits auroient enlevé tous mes soins et épuisé toute l'attention de mon esprit. Mais non , je me trompe ; on auroit tort de me blâmer : un si grand sujet à traiter m'auroit ouvert un champ trop vaste pour un esprit aussi borné que le mien. Je me suis donc renfermé dans une sphère plus étroite : une petite barque qui se joue sur un étang , ne doit pas aisément se hasarder en pleine mer.

Je doute même si je suis assez fort pour badiner avec grace dans de petits vers légers ; c'est peut-être encore un peu trop pour moi. Si l'on m'ordonnoit donc de chanter la guerre des géans foudroyés par Jupiter , infailliblement je me trouverois foible , et je perdrais haleine au milieu de ma course. Pour chanter dignement le grand César et ses hauts faits , il faudroit un de ces génies sublimes qui excellent dans la poésie épique , et qu'il en étalât toutes les richesses ; tout autre

vers, vous avez vu tranquillement des scènes comiques assez licencieuses. Encore une fois, s'il est permis de faire des comédies ou des farces qui représentent tant de choses fort obscènes, ce que j'ai fait est moins criminel, et mérite sans doute un moindre châtement. Quoi donc, est-ce le théâtre (71) qui autorise et justifie ces pièces? la scène donne-t-elle toute licence à ses acteurs? Mais je puis dire aussi qu'assez souvent mes poèmes ont été déclamés en plein théâtre et en votre présence. Enfin, si l'on voit dans votre palais les portraits des anciens héros, peints par des ouvriers babilés, on y voit aussi en certain lieu un petit tableau qui représente des nudités de toutes les façons, et des figures de Vénus tirées au naturel.

D'un côté paroît le fougueux Ajax avec la fureur peinte sur son visage, et une mère barbare qui porte son parricide gravé dans ses yeux : de l'autre se montre encore une Vénus sortant des eaux où elle prit naissance : d'abord elle en paroît toute couverte, puis on la voit presser entre ses doigts ses beaux cheveux pour les sécher.

Que d'autres poètes chantent des guerres sanglantes, et des bataillons tout hérissés de javelots; qu'ils partagent entr'eux les faits héroïques de vos ancêtres et les vôtres : la nature avare de ses

ou la nature même de cette espèce de vers , ou la fatigue du voyage qui en est la cause. Si je ne suis ni brillant ni poli (*), c'est que j'aurois honte d'être plus paré que mon maître : si quelques-uns de mes caractères sont effacés et peu lisibles, c'est l'auteur même qui a défiguré son ouvrage par ses larmes : si par hasard il se trouve ici quelques mots qui ne soient pas latins, c'est que l'auteur écrivoit dans un pays barbare.

Dites-moi , je vous prie , chers lecteurs , si vous le trouvez bon , de quel côté il faut que j'aille , et où un étranger comme moi peut trouver à se loger dans cette ville. Quand j'eus prononcé ces mots tout bas d'une voix tremblante , il n'y eut qu'un seul homme qui , avec assez de peine , s'offrit à me conduire. Que les Dieux , lui dis-je , vous fassent la grace qu'ils n'ont pas faite à mon père ; puissiez-vous vivre en repos dans votre patrie. Conduisez-moi , s'il vous plaît , marchez devant , je vous suivrai , quoique bien las d'un long voyage sur terre et sur mer ; j'arrive ici d'un autre monde. Il se rendit à ma prière ; et marchant devant moi , voici , me dit-il , la place d'Auguste (3) , puis la voie sacrée (4) ; c'est-là le temple de Vesta (5) , où se gardent le palladium

(*) Il y a dans le texte : *luisant d'huile de cèdre , et poli avec une pierre ponce.*

É L É G I E I I .

Plainte amère d'Ovide sur la dureté de son exil.

Ainsi donc il étoit ordonné que je verrois de mes yeux la Scythie (1), et cette terre barbare située sur le pôle du septentrion; telle étoit ma destinée : et vous, Muses (2), troupe savante, vous Apollon, dieu des vers, brillant fils de Latone, vous avez pu voir sans pitié l'un de vos plus fidèles ministres (3) abandonné à son malheureux sort. Ainsi donc mes jeux innocens, où l'on n'a pu trouver de véritable crime, ne m'ont servi de rien; et ma vie encore plus innocente que ma muse peut-être un peu trop badine, n'a pu me garantir d'un cruel exil. Aujourd'hui, après avoir essuyé mille dangers sur la terre et les mers, je me vois relégué dans le Pont, affreuse région où règne un hiver perpétuel dont j'éprouve toutes les rigueurs. Moi qui étois né pour le repos, sans souci, sans affaires, accoutumé à une vie douce et tranquille, foible et délicat jusqu'à ne pouvoir supporter la moindre incommodité; ici je souffre tout ce qu'on peut souffrir, et mes maux sont extrêmes. Quoi donc, une mer sauvage, sans port

suré que vous n'avez pas un moment de joie sans moi.

Si cependant le nombre des années qui m'étoit marqué par le destin , se trouve bientôt rempli , et si je touche de près à ma fin , étoit-ce donc , grands Dieux , quelque chose de si considérable ; que d'épargner un exil de quelques années à un malheureux qui devoit bientôt mourir ? Il auroit eu du moins la consolation d'être inhumé dans le sein de sa patrie : il falloit , ou que mon exil fût différé jusqu'à ma mort , ou qu'une mort précipitée prévînt mon exil. Il n'y a pas encore long-temps que j'ai pu finir ma vie avec honneur ; on ne l'a prolongée que pour me faire mourir dans un honteux exil.

Il faut donc mourir à l'extrémité du monde , mourir dans un pays obscur et inconnu , afin que le lieu même de ma mort la rende plus affreuse et plus déplorable. Ainsi donc mon corps languissant ne reposera plus dans son lit ordinaire : ainsi quand je serai désespéré , prêt à rendre le dernier soupir , il n'y aura personne qui pleure autour de moi ; les larmes d'une chère épouse (8) , répandues sur mes joues , n'arrêteront point pour quelques momens mon ame fugitive. Je ne pourrai déclarer mes dernières volontés ; et lorsqu'un dernier cri (9) aura annoncé mon trépas , nulle main chérie ne me fermera les yeux. Ainsi un

m'aient été pendant ma vie , j'ose me promettre qu'ils donneront à leur auteur un assez grand renom dans la postérité. Vous , cependant , ne manquez pas de me rendre tous les honneurs funèbres que j'ai droit d'attendre de votre amour ; jetez à pleines mains des bouquets de fleurs sur mon cercueil , et que ces fleurs soient arrosées de vos larmes : les flammes de mon bûcher réduiront mon corps en cendres ; mais ces cendres mêmes ne seront pas insensibles à ce devoir de pitié. J'aurois bien d'autres choses à vous dire ; mais la voix me manque ; ma langue desséchée dans ma bouche ne me permet pas de vous en dire davantage. Adieu donc , et peut-être pour toujours ; portez-vous bien ; et plus heureuse que celui qui fait ces vœux pour vous , puissiez-vous jouir d'une santé parfaite.

ton n'eût dédaigné de le reconnoître pour son père. Craignez donc toujours, cher ami, de vous élever trop au-dessus de votre état; et si jusqu'ici vous l'avez porté trop haut, rabaissez-vous un peu (14) : c'est le vrai moyen de vous assurer un bonheur constant et invariable dans tout le cours de votre vie. Ce sont aussi les vœux que je fais pour vous, et que vous méritez si bien par cette affection douce et tendre que vous avez pour vos amis, jointe à une fidélité à toute épreuve qui ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Je vous ai vu aux jours de ma disgrâce, déplorer mes malheurs avec un visage aussi défait qu'étoit apparemment le mien; j'ai vu couler vos larmes sur moi, jointes aux paroles les plus tendres : depuis ce temps-là vous avez pleuré mon absence, et encore aujourd'hui vous défendez avec chaleur un ami éloigné de vous. Enfin vous avez trouvé le secret d'adoucir des maux qui paroissent sans remède.

Je reviens à mon sujet. Vivez sans envie et sans être envié; coulez doucement vos jours sans ambition, et ne liez amitié qu'avec vos égaux : aimez de votre cher Ovide ce qui vous en reste, c'est son nom seul qui n'est pas encore banni de Rome; la Scythie et le Pont possèdent tout le reste.

J'habite la terre la plus voisine de l'ourse toujours glacée, et où règne un hiver perpétuel; un peu

ÉLÉGIE XI.

*Invective contre un médisant qui le déchiroit
impitoyablement dans son absence.*

MÉCHANT que tu es qui insultes à mes malheurs, et qui ne cesse de me déchirer impitoyablement dans mon absence ; qui que tu sois, c'est un rocher (1) qui t'a enfanté ; quelque bête féroce t'a nourri de son lait, et je puis dire hardiment que tu as un cœur de marbre. Car enfin peut-on pousser plus loin la fureur et l'emportement ? Quoi donc, ne suis-je pas assez malheureux, et manque-t-il quelque chose à mon infortune pour être complète ? J'habite une terre barbare sur l'affreux rivage de Pont, où je ne suis vu que de l'ourse et de son ami le vent Borée. Je ne puis avoir ici aucun commerce avec une nation sauvage (2) dont j'ignore la langue : de plus on est en ce pays en de continuelles alarmes. De même qu'un cerf timide au milieu des ours, ou qu'une jeune brebis qui se trouve investie d'une troupe de loups carnaciers descendus tout-à-coup des montagnes, tremble de tout le corps : ainsi moi environné de toutes parts de nations féroces toujours en guerre contre leurs voisins,

N O T E S

SUR LE TROISIÈME LIVRE.

ÉLÉGIE PREMIÈRE. (Page 162).

(1) OVIDE avoit envoyé à Rome ses deux premiers livres des Tristes, l'an de la fondation de cette ville 763, qui fut la première année de son exil, y compris le temps de son voyage: il envoya ce troisième livre l'année suivante, et la seconde de son exil.

(2) Ovide dit que ces vers chancelloient sur leurs pieds, comme s'ils étoient boiteux; parce que dans les vers élégiaques chaque distique est composé d'un grand et d'un petit vers; l'un, hexamètre de six pieds, l'autre pentamètre ou de cinq pieds; et quand on passe d'un vers à l'autre, la mesure paroît rompue et comme boiteuse.

(3) Le poëte représente ici celui qui servoit de guide à son livre personnifié, comme lui montrant chaque chose du doigt à mesure qu'elles se présentoient: c'est ainsi qu'on en use à l'égard d'un étranger qu'on conduit dans une ville où il n'a jamais été. *Forum* signifie également une place publique ou une cour de justice: ici il marque l'une et l'autre. Suétone, liv. 29 de son Histoire, entre les édifices publics que fit bâtir Auguste, fait mention de cette place et du palais de la justice qu'il y fit construire pour suppléer aux deux autres, qui ne suffisoient pas à la multitude des plaideurs: on y plaidoit les causes qui concernoient la police, et l'attribution des autres

cyuels et inhumains , qu'un rocher les a enfantés , qu'ils ont un cœur de bronze ou de marbre , ou qu'ils ont été allaités dans leur enfance de quelque bête féroce. Voyez Virgile , livre IV de l'Enéïde.

(2) Ovide apprend dans la suite la langue des Gètes et des Sarmates , comme il le dit lui-même dans ses livres de *Ponto*.

(3) Ovide et les autres poètes expriment assez souvent les enfans par le mot *pignora* , *gage* ; parce qu'en effet les enfans sont les plus précieux gages de l'amour conjugal.

(4) C'est-à-dire , qu'on peut être éloquent et se signaler à peu de frais par des invectives dans une cause commune et aisée , telle que celle d'un homme absent et indéfendu , comme étoit Ovide ; ainsi son ennemi avoit le champ libre pour déployer son éloquence contre lui.

(5) Ovide , pour montrer la lâcheté de son adversaire , qui l'attaque opiniâtement dans l'état de foiblesse et d'abandon où il se trouve , emploie pour cela deux comparaisons. Dans la première , il se compare à un vase fêlé , facile à rompre ; et dans la seconde , à des remparts de ville déjà fort ébranlés et prêts à s'écrouler , qu'un lâche ennemi attaque et peut facilement renverser.

(6) Ovide se considère ici comme un homme déjà mort ; c'est pourquoi il appelle les traits malins que son ennemi lance contre lui dans ses invectives , *des pierres jetées contre ses cendres et son tombeau*.

(7) On voit dans Homère et dans Virgile , comme Hector fut lié au char d'Achille après sa mort , et traîné sur la poussière autour des murs de Troye , à la vue de Priam son père et de sa mère Hécube , qui virent avec toute la douleur qu'on peut penser ce triste spectacle de dessus les murs de la ville.

l'avouer , puisque les Muses devoient m'être si fatales , je voudrois n'avoir jamais été initié à leurs mystères. Mais enfin qu'y faire ? elles ont pris un tel ascendant sur moi , que je ne puis plus m'en défendre : j'aime éperdûment la poésie , quoique la poésie ait causé ma perte ; et je me sens toujours un violent penchant pour elle. Ainsi l'herbe *Lothos* (5), quelque pernicieuse qu'elle fût aux compagnons d'Ulysse , leur parut d'un goût si délicieux , qu'ils ne pouvoient plus s'en passer.

Tout amant sent le poids de sa chaîne , et il y demeure toujours attaché ; le sujet de son tourment devient l'objet de ses plus tendres desirs : de même ces poésies , source de mes infortunes , ont encore des charmes pour moi , et j'aime le trait qui m'a blessé. Peut-être que cet amour passera pour fureur ; mais cette fureur même a pour moi des charmes : du moins elle m'empêche d'avoir l'esprit toujours attaché sur mes malheurs , et elle me fait oublier pour quelques momens le chagrin qui me tue.

C'est ainsi qu'une Bacchante (6) ne sent point les blessures qu'elle se fait dans sa fureur , lorsqu'elle pousse des hurlemens pareils à ceux des prêtres de Cybèle sur le mont Ida. De même quelquefois je sens s'allumer dans mes veines le feu sacré d'un enthousiasme poétique : alors mon

Les dames romaines et les chastes filles (5) gardiennes perpétuelles d'un feu sacré, font son cortège. Tout le corps du sénat (6) vient ensuite, et celui des chevaliers dont j'avois l'honneur d'être autrefois ; ils sont suivis d'un peuple innombrable : tous à l'envi font éclater en ce jour solennel leur joie et leur piété. Pour moi, banni loin de Rome, je suis sevré de tous les plaisirs, et les fêtes publiques sont pour moi comme si elles n'étoient point. Je ne saurois pas même ce qui s'y passe, si un bruit confus qui se répand quelquefois au loin, ne m'en apprenoit quelque chose.

Ainsi donc tout un peuple pourra être spectateur de ces triomphes ; il lira les noms des villes conquises (7), avec les titres des généraux captifs ; il verra des rois courbés sous le poids de leurs chaînes, qui marcheront devant les chevaux attelés au char du vainqueur, et couronnés de lauriers. Quelques-uns de ces captifs ont des visages pâles et défigurés, conformes à l'état où ils sont : d'autres oubliant leur condition présente, gardent encore une contenance fière, et lancent des regards terribles de tous côtés. Alors une partie des spectateurs s'enquerra qui sont ces malheureux, quelles ont été leurs actions, leurs aventures, et la cause de leurs disgrâces : les autres en raconteront au hasard ce qu'ils savent ou ne savent pas : celui-là, diront-ils, qui paroît

élevé au-dessus des autres, tout éclatant de sa pourpre, fut le général des ennemis; cet autre qui suit étoit son lieutenant : en voilà un qui dans une posture humiliée, tient toujours les yeux baissés vers la terre; il étoit bien différent dans les combats : cet autre, dont la mine est si farouché, et les yeux encore tout étincelans de colère, fut le principal auteur de la guerre et la meilleure tête du conseil : ce traître dont vous voyez les cheveux en désordre qui lui couvrent le visage, enferma nos gens dans un défilé par une ruse de guerre : celui qui vient après, fut, dit-on, un ministre des autels; il immola plus d'un prisonnier à ses Dieux, qui eurent horreur d'un sacrifice si barbare : ce lac, ces montagnes, tous ces forts et tous ces fleuves que vous voyez; regorgèrent de sang et de carnage : ce sont-là les pays où Drusus (8), digne fils d'un illustre père, s'acquît le glorieux surnom de *Germanique* : ce grand fleuve (9) dont les cornes sont brisées, c'est le Rhin, qui, sous les herbes vertes dont il se couvre en vain, a vu couler ses eaux toutes rouges de sang. On dit aussi qu'on y voyoit la triste Germanie les cheveux épars, prosternée aux pieds de son vainqueur, et dans l'attitude d'une femme qui tend le cou sous une hache suspendue et prête à lui abattre la tête; elle porte aujourd'hui des chaînes de la même main dont

Les astres du ciel ne sauroient vous apprendre, dites-le vous à vous-même sans craindre de vous en dédire : celle qui cause ma peine conserve chèrement mon nom dans sa mémoire : elle porte toujours mes traits gravés dans son cœur comme s'ils lui étoient présens ; et quelque éloignée qu'elle soit de moi , si elle vit encore , elle m'aime.

Mais , dites-moi , chère épouse , quand vous vous mettez au lit pour prendre un peu de repos , n'est-ce pas alors que votre douleur se réveille , et que vous vous y livrez toute entière ? le doux sommeil s'enfuit loin de vos yeux ; vos chagrins renaissent plus violens que jamais : de-là ces inquiétudes qui vous font trouver les nuits si longues , et qui vous fatiguent à tel point , que vous vous-en sentez tout le corps comme brisé de lassitude. Avouez-le de bonne foi : n'est-ce pas alors que vous éprouvez tous les symptômes d'un amour-au désespoir ? Je n'en puis douter : non , vous n'êtes pas moins tourmentée que la veuve d'Hector (5) , lorsqu'elle vit son mari mort , attaché au char d'Achille et traîné sur la poussière.

Cependant , chose étrange ! je ne sais ce que je dois souhaiter de vous , ni quelle doit être votre situation pour me plaire. Êtes-vous triste ? c'est moi qui suis la cause de cette tristesse , et j'en suis indigné : ne l'êtes-vous pas , je souhaiterois que vous le fussiez pour votre honneur et pour

le

juste que le nôtre. Ce père de la patrie (2), le plus civil et le plus doux des humains, souffre bien qu'on lise quelquefois son nom dans mes écrits, et certes il ne peut s'en offenser : car enfin un sage empereur comme lui est un bien public sur lequel j'ai mes droits comme les autres.

Jupiter souffre bien aussi que les poètes exercent leur talent sur son grand nom, et que ses louanges soient dans la bouche de tout le monde. Ainsi donc l'exemple de deux puissans Dieux (3) vous autorise : l'un est ici présent à nos yeux ; et l'autre, tout invisible qu'il est dans le ciel, nous fait sentir sa puissance.

Après tout, si c'est un crime de vous avoir loué dans mes vers, je l'aimerais toujours ce crime, et j'en suis seul coupable : l'on ne peut vous l'imputer ; vous n'avez point été le maître de ma plume, et je ne vous ai point consulté là-dessus. Mais si c'est une offense à votre égard, l'offense n'est pas nouvelle : avant ma disgrâce, vous savez que j'avois souvent l'honneur de vous voir et de vous entretenir.

Enfin pour vous tranquilliser au sujet de notre amitié qui peut-être vous pèse un peu trop aujourd'hui, remontons à la source. Si elle a quelque chose d'odieux, c'est à celui qui en fut l'auteur qu'on doit s'en prendre. Vous n'ignorez pas que dans ma plus grande jeunesse j'eus un commerce

j'étois aussi le maître , je vous rendrois de ma part toute la justice qui est due à une fidélité si rare. Mais je crains que des vers où ma reconnaissance seroit un peu trop marquée, ne vous fissent quelque tort , et sur-tout qu'une déclaration publique de votre nom ne fût un fâcheux contre-temps pour vous. Bornez-vous donc à ce qui est permis et sans danger ; réjouissez-vous en vous-même de ce que je suis reconnoissant comme je le dois , et de ce que vous êtes ami généreux autant que vous devez l'être : continuez à faire sagement tous vos efforts (6) pour me rendre service , jusqu'à ce qu'un certain Dieu s'apaise , et qu'alors vous puissiez le faire librement, avec moins de risque et sans tant de circonspection. Protégez du moins un malheureux qui ne peut être sauvé que par celui qui l'a perdu (7) : remplissez constamment tous les devoirs d'une amitié ferme et inébranlable, ce qui est aujourd'hui bien rare.

Qu'en récompense votre fortune fasse tous les jours de nouveaux progrès : puissiez-vous n'avoir besoin de personne, et que tous ceux qui auront besoin de vous, vous trouvent toujours prêt à les secourir. Puisse votre femme égaler son mari en bonté ; point entre vous de ces picoteries (8) si communes en ménage. Que votre frère vous aime de cette pieuse et tendre cordialité dont

tout neuf soutient bravement les efforts de la tempête ; mais un vieux vaisseau s'entrouvre au moindre choc , et fait eau de toutes parts. Ainsi moi j'ai d'abord soutenu avec assez de constance les premiers coups de la fortune ; mais enfin mes maux se sont tellement multipliés avec le temps , que je n'en puis plus ; il faut que je succombe : oui , le courage me manque , je l'avoue ; et autant que j'en puis juger par l'extrême foiblesse où je me sens (5) , il ne me reste plus guère de temps à souffrir. Je n'ai ni force ni couleur ; je suis si décharné que je n'ai plus que la peau et les os. L'esprit est encore plus malade que le corps , parce qu'il est sans cesse occupé des maux qui l'assiègent. Rome n'est plus présente à mes yeux ; je ne vois plus ces tendres amis qui faisoient toute ma joie , ni une chère épouse , le plus digne objet de ma tendresse. Au lieu de tout cela , je me vois investi d'une troupe de Scythes et de Gètes , aussi grossiers dans leurs manières , que grotesques dans leurs habits (6). Ainsi tout ce que je vois ou ne vois pas (7) , m'afflige également : je n'ai plus qu'une espérance dans l'état où je suis : c'est que la mort viendra bientôt finir tous mes maux.

Les Dieux en ont ordonné autrement ; et après m'avoit fait errer long-temps sur la terre et sur l'onde, ils m'ont enfin jeté parmi les Sarmates.

On renferme les vieux navires dans des arsenaux de marine, de crainte qu'ils ne viennent à s'ouvrir en pleine mer et à couler bas. On met à l'herbe, dans les prairies, un cheval épuisé et languissant, de peur que venant à succomber au milieu de sa course, il ne flétrisse en un jour toutes les palmes qu'il a remportées dans les jeux olympiques. Un vieux soldat (1) qui n'est plus propre à la guerre, suspend pour toujours ses armes aux portes de sa maison. Ainsi moi sentant mes forces défaillir aux approches de la vieillesse, je croyois qu'on devoit me laisser en repos. Qui auroit cru qu'à cet âge on dût me transplanter sous un ciel étranger, et m'envoyer boire aux fontaines gétiques ? Ce qui me convenoit alors, étoit une vie agréablement variée, tantôt à la ville, et tantôt à la campagne : aujourd'hui solitaire et retiré au fond des jardins ; demain rendu au monde, pour y jouir des compagnies et des agrémens de Rome.

C'est ainsi qu'ignorant l'avenir, je comptois en moi-même de passer doucement le temps de ma vieillesse : les destins contraires (2) ont renversé tous ces projets ; après m'avoir donné des jours

L'esprit par l'étude des belles-lettres, et mon père nous adressa pour cela aux plus habiles maîtres de Rome. Mon frère, dans sa première jeunesse, se sentit du goût pour l'éloquence, et parut né pour les exercices du barreau. Pour moi, tout enfant que j'étois, je souhaitai passionnément d'être initié aux mystères des Muses; je me sentois comme entraîné par un secret penchant pour la poésie. Mon père n'étoit pas en cela de mon goût; il me disoit souvent: à quoi bon t'adonner à une étude si stérile? Homère lui-même est mort pauvre et dénué des biens de la fortune. J'étois quelquefois ébranlé par ses discours; et laissant là tout l'Hélicon, je tâchois d'écrire en prose: mais les mots venoient se placer si juste à la mesure, que ce que j'écrivois étoit des vers.

Cependant les années s'écouloient insensiblement; le temps vint où l'on nous fit prendre à mon frère et à moi la robe virile (6) et endosser la pourpre, avec tous les ornemens (7) de la magistrature. Cependant chacun de nous suivit son génie dans ses études; lui pour l'éloquence, et moi pour la poésie. Déjà mon frère avoit atteint l'âge de vingt ans, lorsqu'il mourut, et par sa mort je perdis en lui un autre moi-même. Alors je commençai à entrer dans les charges qui convenoient à mon âge; j'exerçai celle de *triumvir* (8): il ne me restoit plus qu'un pas à faire pour

la mienne. Celle qui lui succéda étoit sage et sans reproche ; mais nous n'étions pas faits l'un pour l'autre , et notre union ne fut pas de longue durée. La troisième et la dernière me demeura toujours fidelle jusqu'à la fin , et soutint de bonne grace mon exil. Ma fille, dès sa première jeunesse (20) donna des preuves de sa fécondité : elle me fit aïeul de deux petits enfans ; mais ce ne fut pas d'un même mari. Mon père en ce temps-là étoit déjà mort , après avoir fourni honorablement sa carrière de quatre-vingt-dix ans ; je pleurai sa mort comme il auroit pleuré la mienne : ma mère ne tarda pas à le suivre ; elle renouvela mon deuil bientôt après , et il fallut lui rendre les mêmes devoirs funèbres. Heureux l'un et l'autre d'avoir prévenu les jours de ma disgrâce dont la mort leur épargna le chagrin ! heureux moi-même de ne les avoir pas aujourd'hui pour témoins de mes malheurs ! Cependant s'il est vrai qu'après leur mort (21) il en reste quelque autre chose qu'un vain nom , et si leur ombre légère , dégagée des liens du corps , a pu éviter la flamme du bucher ; ombres de mes pères , si le bruit de mes crimes a passé jusqu'à vous et jusqu'au redoutable tribunal des enfers (22) , sachez , je vous prie , et vous devez m'en croire , que ce n'est point un véritable crime , mais une simple indiscretion , qui a causé mon exil. C'en est assez pour les morts :

N O T E S

SUR LE QUATRIÈME LIVRE.

ÉLÉGIE PREMIÈRE. (Page 243).

(1) ON condamneroit assez souvent les esclaves libertins à travailler dans les carrières avec une chaîne au pied; c'est-là que le poète dit qu'ils chantent d'un air grossier, sans art et sans règle, et de leur façon; c'est ce que signifie ce mot *indocili numero*, un air qui ne s'apprend point, qui est sans règle et sans art.

(2) Il y a des manuscrits où l'on lit *Bristide*, au lieu de *Lyrnesside*; mais c'est la même personne sous différens noms, *Hyppodamie* ou *Briseïde*, fille de *Briseüs*, prêtre d'*Apollon*. *Agamemnon* l'enleva à *Achille*, dont elle étoit prisonnière, et la rendit à son père. Elle s'appeloit aussi *Lyrnessis*, parce qu'elle étoit née de *Lyrnesse*, petite ville de la Troade. On peut lire ce qui en est dit au premier livre de l'*Iliade* d'*Homère*.

(3) On donne ici l'épithète d'*Æmoniëne*, à la lyre d'*Achille*, c'est-à-dire, *Thessaliëne*, parce qu'*Achille* étoit de la *Thessalie*, appelée *Æmonie* du nom d'*Æmon*, l'un de ses anciens rois.

(4) *Orphée*, fameux chanteur de la *Thrace*, excella, dit-on, dans la poésie et dans la musique: il eut pour femme *Eurydice*, qui fuyant devant le berger *Aristée*, fut piquée d'un serpent, et en mourut. *Orphée* l'alla chercher aux enfers, et charma tellement *Pluton* et *Proserpine* par la douce harmonie

(2) Il y a dans le texte d'Ovide *Pallade* pour dire *de l'huile*, parce que l'olive étoit consacrée à la déesse Pallas ; ainsi l'on dit *Bacchus* pour *le vin*.

(3) C'est par une nouvelle allégorie que le poète appelle *un port assuré dans la temête*, celui qu'il vient de nommer *son autel* ou *son asyle* : rien n'est plus ordinaire à Ovide que de comparer sa fortune à un vaisseau battu des flots : comme aussi l'arrêt de son exil à un coup de foudre.

(4) Notre poète, par le mot de *census* dont il use ici, entend les biens, les rentes, ou les revenus annuels. Ce mot, dans sa signification propre, signifie *l'estimation* ou *la juste valeur des biens*, suivant laquelle on taxoit les particuliers pour la république ou pour le prince.

(5) C'est-à-dire, que peu s'en est fallu que dans le trouble où je suis en vous écrivant, je n'aie prononcé votre nom ; ce que je n'ai pas dû faire, de crainte de vous attirer quel que chagrin de la part de l'empereur.

(6) Ovide se sert ici d'une métaphore prise de la navigation : quand le vent vient à manquer, il faut ramer de toutes ses forces ; il exhorte donc son ami à ramer pour son service, c'est-à-dire à faire tous ses efforts secrètement pour fléchir l'empereur, jusqu'à ce qu'il puisse parler ouvertement pour lui, et se déclarer hautement ; c'est ce qu'il appelle *aller à la voile et à la faveur d'un bon vent*.

(7) Ovide dit ici qu'il ne peut être sauvé de l'onde infernale, que par celui qui l'y a plongé, c'est-à-dire, par Auguste, qui, par son arrêt, l'a comme noyé ; et en le rappelant de son exil, il fera comme s'il le ressuscitoit.

(8) Ce sont de ces petites froideurs ou démêlés domestiques qui arrivent souvent entre les maris et les femmes :

moi-même et l'auteur et le triste sujet de mes vers.

De même qu'un cygne languissant (2) au bord du Caïstre, dit-on, chante sa mort d'une voix défaillante ; ainsi, moi relégué sur les rivages Sarmates, j'annonce mon trépas par des chants funèbres. Mais si quelqu'un cherche ici des poésies badines et amoureuses, je l'avertis d'avance, qu'il ne lise point ces vers : il peut s'adresser ailleurs, par exemple, chez Gallus, qui lui conviendra beaucoup mieux ; chez Properce, si doux et si gracieux dans son langage ; chez Tibulle, cet esprit si poli et si galant ; et chez tant d'autres, dont les noms et les ouvrages sont aujourd'hui fort à la mode : plût au ciel que je n'eusse pas été moi-même de ce nombre. Hélas ! pourquoi ma muse s'est-elle émancipée à des jeux criminels ? Mais enfin c'en est fait ; j'ai porté la peine de ses saillies indiscrètes.

Ce fameux chantre de l'amour (3) est maintenant confiné au fond de la Scythie, sur les tristes bords de l'Ister. Du reste, j'ai engagé tous les poètes (4), mes confrères, à ménager mieux que moi leur réputation, en ne traitant que des sujets communs, qui intéressent le public sans blesser personne.

Mais si quelqu'un s'avise de me dire : pourquoi toujours d'une voix plaintive ne nous chantez-vous

que des airs tristes et lamentables ? A cela je réponds, ce que j'ai souffert est bien plus triste encore ; il est naturel à tout malheureux de se plaindre.

Au reste , ce n'est ni de génie , ni avec art que je compose les vers que je chante dans le récit de mes infortunes ; le sujet seul rend quiconque ingénieux. Ce que je raconte ici n'est qu'un léger crayon de mes tourmens. Heureux celui qui peut compter ses peines ; les miennes sont innombrables : autant qu'il y a d'arbres dans les forêts , de grains de sable sur les bords du Tibre , et de brins d'herbe au champ de Mars ; autant ai-je enduré de maux. Comme ils sont sans nombre , ils seroient aussi sans remède , si je n'avois recours à mes livres et au doux amusement de la poésie.

Mais quoi ! cher Ovide , me direz-vous , ne finirez-vous jamais vos plaintives Elégies ? Je les finirai , quand mes peines finiront ; ma fortune en décidera. Jusqu'ici elle a été pour moi une source intarissable de plaintes bien amères : ou plutôt ce n'est pas moi qui parle , c'est ma douleur , c'est le cri de mon malheureux destin qui se fait entendre. Rendez-moi , vous qui parlez , rendez-moi ma femme et ma patrie qui me sont si chères l'une et l'autre ; qu'on fasse renaître la joie dans mon cœur et sur mon front ; que la

É L É G I E V.

Sur le jour de la naissance de sa femme.

LE jour de la naissance d'une chère épouse (1), qui revient tous les ans, mérite bien que je le célèbre avec les cérémonies accoutumées. Mettons la main à l'œuvre ; offrons des sacrifices (2) comme il convient ; ainsi autrefois (3) Ulysse célébroit la naissance de sa chère Pénélope , dans des lieux peut-être fort éloignés d'elle. Oublions donc pour quelques momens nos chagrins ; que ma langue peu accoutumée depuis long-temps (4) à former d'heureux souhaits, se délie en ce jour, et me serve à mon gré ; qu'on me donne ma robe blanche (5) que je ne prends qu'une fois l'année, et qui véritablement ne me sied guère dans l'état où je suis : vite, qu'on dresse un autel (6) de gazon verdoyant, et que sur cet autel on pose un encensoir, tout couronné de fleurs. Mon enfant, apporte de l'encens dont l'épaisse fumée s'élève jusqu'au ciel, et qu'on voie pétiller le vin dans ce feu sacré. Heureux jour, venez, je le souhaite ; quoiqu'éloigné de Rome, venez briller

É L É G I E V I I I .

Imprécation contre un mal-honnête homme qui insultoit à sa disgrâce.

Q U O I Q U E abattu, et quelque humilié que je sois, ô le plus méchant des hommes, je ne suis pas encore tombé si bas, que je ne me trouve de niveau avec toi, au-dessous duquel il n'y a rien. Je voudrais bien savoir qui te rend si insolent à mon égard, et pourquoi tu insultes à des malheurs qui te menacent comme moi. Quoi donc, les maux que je souffre, auxquels les animaux les plus farouches ne seroient pas insensibles, et qui pourroient leur arracher des larmes, ne te rendent pas plus doux et plus traitable? Ne crains-tu pas les revers de la fortune toujours branlante sur la roue (1), ni les terribles menaces de cette Déesse altière? Tremble, insensé; la cruelle Némésis (2) punira bientôt ton audace, qui va jusqu'à fouler aux pieds mes malheureux destins.

J'ai vu un homme comme toi, qui se rioit du naufrage d'un autre, être ensuite lui-même englouti par les flots; j'ai dit, en le voyant: jamais la mer en courroux n'a mieux fait justice d'un coupable. Tel qui autrefois refusoit à des malheu-

reux les plus vils alimens, vit aujourd'hui d'un pain mandié de porte en porte. La fortune, toujours volage, marche à pas chancelans ; rien ne peut la fixer : tantôt elle montre un front gai, et tantôt un visage sévère ; enfin elle n'a de consistance que dans sa propre légèreté.

Moi-même, j'ai été dans un état florissant ; mais cette fleur est bientôt tombée (3) : ma prospérité n'a été qu'un feu de paille ; elle a jeté quelque lueur, puis elle a passé bien vite.

Mais afin que tu ne repaisses pas plus long-temps ton mauvais cœur d'une joie si cruelle, apprends que je n'ai pas perdu toute espérance d'appaiser le Dieu qui me poursuit ; soit parce que j'ai péché sans crime, et que si ma faute m'imprime quelque tache, elle n'a rien en soi d'odieux ; soit parce que du couchant à l'aurore, dans ce vaste univers qui obéit à ce Dieu, il n'est rien de si doux et de si bienfaisant que lui. Autant qu'il est indomptable par la force, autant est-il facile à se laisser fléchir par l'humble prière, à l'exemple de ces Dieux, auxquels il sera un jour associé : il souffrira bien que je lui demande le pardon de ma faute, et quelque chose de plus (4).

Si dans le cours de l'année (5) tu comptes les beaux jours avec les jours sombres et nébuleux, tu en trouveras beaucoup plus de beaux que de laids : ainsi ne triomphe pas trop de la révo-

lution de ma fortune ; pense que je puis être un jour rétabli, et que mon prince peut enfin se laisser fléchir. Alors tu me verras avec dépit faire quelque figure dans Rome, tandis que j'aurai peut-être le plaisir de t'en voir chassé pour quelque faute plus grande que la mienne. Ce sont-là, après mes premiers vœux (6) qui n'intéressent que moi, ceux que je fais immédiatement pour toi.

bat le pavé tantôt du pied, et tantôt du front : ainsi ma muse resserrée sous la dure loi que je lui impose , brûle de se répandre sur les louanges d'un nom qu'elle révère dans le silence. Cependant ne vous offensez pas ici d'un devoir de gratitude dont s'acquitte un ami : j'obéirai , ne craignez rien , j'obéirai à vos ordres ; pourvu néanmoins que vous n'imputiez pas mon silence (6) à un oubli de vos bienfaits. Non , non , je m'en souviendrai toujours ; et vous n'avez garde de me le défendre , tandis que je jouirai de la lumière du jour. Puisse-t-elle bientôt disparaître à mes yeux ; mais tant que je respirerai , j'emploierai jusqu'au dernier soupir de ma vie à vous témoigner ma parfaite reconnoissance.

É L É G I E X I V .

A S A F E M M E .

Il lui promet de l'immortaliser pour prix de sa fidélité.

O chère épouse (1), qui m'êtes plus chère que moi-même, vous voyez combien je vous ai donné de marques éclatantes de mon estime dans ces livres. Quelque chose que la fortune (2) puisse m'enlever, vous serez toujours célèbre dans mes écrits : pendant qu'on me lira, on lira aussi vos vertus, et vous ne périrez pas toute entière dans les flammes du bucher. Quoique vous soyez à plaindre par les infortunes d'un mari, dont vous sentez le contre-coup, il se trouvera plus d'une femme qui enviera un jour votre destinée ; elle vous estimera heureuse d'avoir eu part à mes malheurs.

Quand je vous aurois comblée de richesses, je ne vous aurois pas plus donné que j'ai fait ; l'ombre d'un riche mort n'emporte rien avec soi : je vous ai assuré une gloire immortelle : est-il au monde un don plus précieux (3) ? Ce n'est pas aussi un honneur médiocre pour vous d'être aujourd'hui l'unique soutien de ma maison : vous devez encore être bien glorieuse des illustres témoignages

d'Admette, et de la vertueuse épouse d'Hector, et d'Évadné, cette héroïne qui se précipita dans le bucher de son mari; et enfin de la fameuse Laodamie, femme de Protésilas, qui le premier des Grecs s'élança de son vaisseau sur les rivages de Troÿe. Je ne demande point votre mort, mais votre amour, et une fidélité à toute épreuve.

C'est à cela uniquement que j'attache votre gloire; et en vérité ce que je vous demande n'est pas bien difficile. Au reste, ne croyez pas que si je vous donne cet avis, c'est que je m'imagine que vous en ayez besoin: non, sans doute; mais j'imité ceux qui mettent à la voile un vaisseau qui va déjà fort bien à la rame, et je vous avertis de pratiquer ce que vous pratiquez déjà parfaitement. Mes avis sont des louanges, et je vous exhorte à bien faire ce que vous faites déjà si bien,

FIN DU CINQUIÈME LIVRE.

où ces deux frères ennemis implacables se tuèrent l'un l'autre à la vue des deux armées. On mit ensuite leurs corps sur un même bûcher ; mais la flamme qui en sortit, se sépara en deux, et leurs cendres se divisèrent de même, comme s'ils avoient encore été irréconciliables après leur mort.

(8) C'est Capanée, dont on a déjà parlé plus d'une fois, qui fut foudroyé en escaladant les murs de Thèbes, pour avoir insulté Apollon, selon le poète Stace ; et selon d'autres, Jupiter même.

(9) On nomme parmi les filles de ce roi de Thessalie, *Astéropeé*, *Autonoé* et *Alceste* : cette dernière seule a immortalisé son nom, pour s'être dévouée à la mort à la place d'Admette son mari, afin d'accomplir l'oracle, qui répondit qu'Admette guériroit d'une maladie mortelle, si quelqu'un de ses proches vouloit bien se dévouer à la mort pour lui ; sa femme, Alceste, accepta la condition proposée, et accomplit l'oracle par sa mort. Elle est l'héroïne d'une tragédie qui passe pour être d'Euripide.

(10) Ce capitaine grec, comme on l'a déjà dit, sauta le premier à terre lorsque l'armée des Grecs aborda devant Troye ; mais à peine eut-il touché le rivage, qu'il fut tué : sa femme, Laodamie, en conçut tant de douleur, qu'elle ne voulut pas lui survivre, et se brûla dans le même bûcher que lui. On a déjà parlé de cette héroïne en amour conjugal, sur la V.^e Elégie du livre premier.

(11) Les années de Nestor, pour marquer une longue vie, étoient passées en proverbe chez les anciens poètes. Homère, livre premier de l'Iliade, dit qu'il avoit rempli deux générations. Ovide, au livre XII des Métamorphoses, lui fait dire qu'il avoit vécu deux cents ans, et qu'il commençoit le troisième siècle :

Annos bis centum, nunc tertia vivitur ætas.

SUR LE CINQUIÈME LIVRE. 381

dans Rome ; car ceux qui lui applaudissoient au théâtre, le lisoient sans doute en particulier.

(3) C'est-à-dire , que de certains amis politiques , pour ne pas perdre les bonnes grâces de l'empereur , en marquant trop d'attachement pour un homme disgracié , ne furent pas fâchés d'être accusés de timidité et d'un peu trop de circonspection , préférant la qualité de bon courtisan à celle de bon ami.

(4) Ovide se compare ici dans le temps de son exil , à un homme qui se noie , et qui tâche de se sauver à la nage : il se plaint de plusieurs amis infidèles , qui ne daignèrent pas alors lui tendre la main pour le sauver , et qui demeurèrent spectateurs tranquilles de son naufrage.

(5) On peut entendre ici le mot *carcer* de toutes sortes d'écuries en général ; ou dans un sens plus propre , du lieu où l'on renfermoit les chevaux destinés à courir dans la lice , avant qu'on eût ouvert la barrière.

(6) Le poète déclare ici qu'il n'auroit garde d'obéir à son ami en supprimant son nom , s'il croyoit que cela lui donnât lieu de le soupçonner d'ingratitude , aimant beaucoup mieux passer pour désobéissant que pour un ingrat.

ÉLÉGIE DIXIÈME. (Page 349).

(1) Ovide nous apprend qu'il étoit à la troisième année de son exil , et qu'il avoit passé trois hivers dans le Pont , c'est-à-dire , trois années , en prenant la partie pour le tout ; mais ces années lui ont paru si longues , qu'il croit en avoir passé dix au lieu de trois : c'est ce qu'il marque par le temps que les Grecs furent devant Troye ; l'on tient communément que ce siège dura dix ans.

496 TABLE DES SOMMAIRES.

X. Élég. <i>Le poète se plaint amèrement de la longueur et de la dureté de son exil.</i>	349
XI. Élég. A SA FEMME. <i>Il la console sur ce que quelqu'un l'ayant traitée de femme d'exilé, elle en avoit été extrêmement offensée.</i>	353
XII. Élég. <i>Il montre combien il est difficile de faire des vers pendant l'exil.</i>	356
XIII. Élég. <i>Ovide fait d'ingénieux reproches à un ami sur ce qu'il négligeoit de lui écrire.</i>	360
XIV. Élég. A SA FEMME. <i>Il lui promet de l'immortaliser pour prix de sa fidélité.</i>	363
CONSOLATION A LIVIE, épouse d'Auguste, à l'occasion de la mort de son fils Drusus Néron.	393
IMPRÉCATIONS CONTRE IBIS.	419
LE NOYER, Élég.	471
HALIEUTICON, ou description des poissons.	483

FIN DE LA TABLE DES SOMMAIRES.